

## SIDA ET CRÉATION CULTURELLE. LA QUESTION DE LA CRÉATIVITÉ LORSQUE SURGIT FACE À ELLE UNE MENACE MORTELLE

**Jean Le Bitoux**

Periodista

**I**L y a sur les murs de la grotte de Lascaux la plus ancienne représentation d'une figure humaine. Cette peinture rupestre représente un homme mort, allongé sur le dos et le sexe dressé, vraisemblablement abattu par un auroch qui se tient près de lui. Ainsi, dès le début de l'humanité, l'homme, l'art, le désir et la mort se sont donné rendez-vous.

Professeur au Collège de France, spécialiste de la mort dans notre civilisation, Philippe Ariès écrivait en 1975 que « *la bienséance interdit désormais toute référence à la mort* ». Souvent préfacée et commentée par Michel Foucault, son œuvre a pu générer tout un pan nouveau de la recherche historique contemporaine, comme l'édifiante histoire des cimetières dans Paris, ou la récente évolution des rituels de morts, fortement contrôlés jusque là par le catholicisme.

Notre société cache sa mort, donc la nôtre, en même temps qu'elle fait entre autres incitations l'incessante apologie du temps irréel de la jeunesse, du désir et du plaisir. Or le sida, cette annonce d'une mort programmée qui frappe depuis quinze ans des sujets jeunes, remet violemment cette négation sociale à l'ordre du jour. Jeunesse des artistes et des créateurs foudroyés: Brad Davis et Bernard-Marie Koltès à quarante ans, Freddie Mercury à quarante cinq ans, Gilles Barbedette et Hervé Guibert à trente-six ans, Cyrill Collard à trente-cinq ans...

Bref la mort devrait procéder d'un pudique effacement, derniers rituels hâtivement bâclés. Et si les oiseaux se cachent pour mourir, les malades du sida feraient bien de faire de même, après tout ce qu'ils ont fait. Pour parfois des intimités et des souffrances plus camouflées, les cancéreux ne meurent-ils pas discrètement comme il sied? C'est vrai que la dévoiler s'apprécie souvent comme une « morbidité », comme évoquer l'homosexualité en Grande Bretagne est vite taxé de « prosélytisme », ce que condamnent encore les tribunaux outre Manche. Mais les malades du sida sont peut-être majoritairement d'une autre espèce. Et d'abord pourquoi cacher la mort?

Ce fut sans doute l'avis du grand photographe américain Robert Mapplethorpe, alors annoncé comme mourant par la rumeur mondaine de New York. Il créa stupeur et malaise en surgissant en 1987 sur un fauteuil roulant au vernissage de sa dernière rétrospective. Il s'agrippait à une canne dont le pommeau représentait une tête de mort. Ce fut son dernier autoportrait, à quarante-trois ans. S'agissait-il d'une provocation morbide? Rien n'est moins sûr.

D'autres surgissements salvateurs d'expressions intimes comme culturelles eurent lieu: l'acteur Rock Hudson, ne faisant vraisemblablement pas confiance à son entourage

pour sa mémoire et révélant en 1985 son homosexualité en même temps que son sida, ou l'étrange chanteur Klaus Nomi, un des premiers grands créateurs morts du sida. J'avais pour ma part accompagné au piano à Paris pendant vingt-cinq concerts classiques en 1982 le haute-contre Thierry Roth-Platen, malade du sida et mort en 1991. Ils étaient les précurseurs d'une école depuis internationale de haute-contres qui bouleverse désormais les codes régulièrement en voie de glaciation de la musique classique. Bill T. Jones lui, a écrit sa vie et ses étreintes. Il poursuit l'élaboration de ses ballets, et, plus chanceux que Jorge Donn ou Rudolph Noureiev, chausse toujours ses ballerines.

La séropositivité annonce la mort du sujet. L'insouciance du désir et du plaisir s'effondre. Du temps où les très récents espoirs de la trithérapie n'existaient pas encore, soit durant bientôt vingt ans, apprendre que l'on est séropositif, au-delà du coup de tonnerre que cela représente pour le sujet, oblige à resserrer sa vie et lui imaginer un terme plus ou moins court. Et la société qui a caché la mort, lui donnant d'habitude un rendez-vous vague et lointain dans l'avenir, n'aide en rien la personne atteinte à penser sa propre mort, à penser l'impensable, soit sa propre fin. Le deuil de soi commence et dans les pires conditions.

Car si la mort se veut donc invisible, la maladie qui s'annonce, elle, passage obligé avant l'échéance finale, va être visible, impossible à cacher. Et si l'on a pu camoufler son homosexualité ou sa toxicomanie, on ne pourra pas cacher sa déchéance physique. Et dans les yeux des autres, dans certaines phrases ou certains gestes furtifs, on pourra se voir, être vécu comme déjà mort. Il faut par ailleurs ranger sa vie et vite, et s'appuyer si l'on peut sur quelques amis sûrs, avec une question finale: quel sens ultime donner à sa vie? C'est là que peut surgir, comme arme finale, la question de la trace, du témoignage, de la mémoire, bref de la création artistique.

Pour certains créateurs, le scandale de cette vie écourtée, raccourcie, met de côté de luxueux exemples d'identification dans la maîtrise du temps, comme celui du compositeur Joseph Haydn écrivant tranquillement à 50 ans son premier opéra, ou celui de Jean-Paul Sartre n'abordant qu'à 40 ans l'écriture de son célèbre premier roman, « *La Nausée* ». Vingt-cinq ans plus tard, se rapprochant de la mort pour sa pratique exagérée des amphétamines mélangées au whisky mais en pleine gloire, Sartre pourra déclarer dans un entretien inédit avec Francis Jeanson: « *La mort, vous savez, d'une part je n'y pense absolument jamais, et d'autre part elle existe constamment pour moi, sous la forme d'une certaine urgence brouillonne dans l'écriture. Je me suis demandé pourquoi j'avais entrepris ces derniers temps un si grand nombre de choses, pourquoi j'en avais abandonné: j'avais l'impression qu'il fallait écrire vite. J'écrivais avec une certaine répugnance des livres un peu trop gros et je suis convaincu que ça c'est la mort. Et cette précipitation ne va pas sans une certaine angoisse, mais une angoisse littéraire, me disant que dans cinq ou dix ans je ne pourrai plus écrire* ». <sup>1</sup> Sartre mourra quinze ans plus tard d'une hémorragie cérébrale consécutive à un système cardio-vasculaire délabré.

Le désir de trace, de témoignage, de vision ultime, a animé Pascal de Duve. Ses blessures relationnelles, au fil des pages, s'effacent peu à peu devant un amour de la vie mortellement atteint, et son voyage maritime ressemble plutôt à une vertigineuse tempête sous un crâne, bouleversement fondamental que son regard nietzschéen tente de circonscrire. Il a su dire avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'il ne s'effondre sur un plateau de télévision, sous les yeux effarés du présentateur Guillaume Durand.

<sup>1</sup> Extrait de *Sartre dans sa vie* de Francis Jeanson, éditions du Seuil, Paris 1974, page 262.

Hervé Guibert lui, se transforme peu à peu en reporter de guerre sur le front épidémiologique de son propre corps. L'acidité de son relationnel s'efface au fur et à mesure que son monologue s'affaiblit, entre les derniers règlements de compte et quelques derniers plaisirs, rugueux et comme volés, arrachés au temps qui file.<sup>2</sup> La tentation esthétique prendra *in fine* le dessus, comme Marcel Proust faisant dire au baron Charlus, désabusé, qu'il n'aimait plus, à la fin de sa vie, qu'une toile de Whistler et qu'un quatuor à cordes de Gabriel Fauré. La culture, vie seconde comme un état second, envahit tout ce qui reste de l'espace de vie.

L'idée freudienne de la culture comme sublimation de la sexualité s'applique relativement bien aux créateurs au corps meurtri, à l'œuvre atteinte, au temps compté. Le corps dont les plaisirs sont remplacés par des souffrances n'est plus que l'instrument de l'œuvre à terminer. C'est le pauvre corps atteint de Guibert qui ne trouve sur la fin la force de se mouvoir que pour se traîner jusqu'à sa table d'écriture. C'est aussi Michel Foucault, devant sa fin proche, qui retire quelques semaines avant sa mort en 1984 ses derniers volumes sur l'histoire de la sexualité de chez son éditeur Gallimard alors que la traduction en quinze langues avait déjà commencé, pour réécrire des passages entiers et modifier la conclusion. Quel autre choix? Le corps a déjà disparu en tant que tel. Les autres fonctions qu'il produisait sont déjà condamnées, à tout le moins irrémédiablement corrodées. Quant au relationnel, il est lui-même appauvri de fait, d'autant qu'il risque avoir subi des deuils répétitifs.

Le créateur face au sida qui le menace mortellement réagit dans sa création soit en rupture, soit en effacement, soit en continuité. Cela dépend de l'œuvre déjà accomplie comme de la façon dont il souhaite clôre son itinéraire, pressé par le temps et par les handicaps de la maladie qui s'annoncent ou se déclenchent, physiquement comme mentalement.<sup>3</sup>

C'est en rupture que réagit par exemple un des historiques leaders du mouvement gai français Guy Hocquenghem qui va taire publiquement son sida après avoir écrit de terribles erreurs sur ce fléau, et terminer ses écritures par un épais et étonnant volume sur Saint Jean-Baptiste. C'est en rupture mais autre que va réagir mon ami Gérard Saint Hadrien, ami de l'écrivain Daniel Guérin, qui fut acteur dans les films « *Les nuits fauves* » de Cyrill Collard et « *L'homme blessé* » de Patrice Chéreau et d'Hervé Guibert. Il se tournera vers la peinture, nous laissant, à trente ans, cinquante toiles stupéfiantes de qualité où des corps, comme pris dans des typhons, s'entremêlent dans une dernière évocation de tendresse et de désordre.

C'est en effacement que l'écrivain Yves Navarre choisira de disparaître, préférant le suicide à une déchéance de son corps qu'il ne reconnaissait plus ou perdait dans les yeux des autres tandis que, me disait-il, son agonie était de toutes manières déjà écrite dans l'un

---

<sup>2</sup> « Nous savions que lorsque notre reporter se tairait, ne pouvant plus revenir sur ses pas, lorsque les librairies ne recevraient plus ses carnets de roule sous les bombes virales, c'est que tout aura été perdu, faute de combattant. Régplant ses comptes avec l'arrière, sa vie passée, où nostalgie et aigreur faisaient faire à sa plume des hoquets contraires à l'ordre du discours, Hervé Guibert, enfant re-devenu sauvage, envoyé spécial malgré lui dans la jungle des infections, rêvant de chimiothérapie miracle, nous éblouissant ou nous révoltant de détails, se sachant seul et perdu, ne parlait plus qu'à lui-même, tandis que devant lui, tel une toile de Van Gogh, le réel se distordait, le poussant inexorablement vers l'anéantissement, dérisoirement tempéré par une gloire laissée chez les (encore) vivants ». Jean Le Bitoux, *Alerte*, mensuel en kiosque de lutte contre le sida, n.° 1, Janvier 1992, fondé par Dominique Denès, mort depuis du sida. Hervé Guibert venait de décéder le 27 décembre 1991.

<sup>3</sup> Lire à ce propos l'ouvrage italien de Massimo Consoli *Killer Aids*, aux éditions Kaos, Milan, 1993.

de ses premiers romans, « *Lady Black* », l'histoire d'un cancéreux mourant que vient précipitamment rejoindre à New York son ex ami.

C'est également en effacement, si ce n'est en contrition, que l'historien Jean-Paul Aron nous laissera un dernier message sous la forme d'un long entretien dans *le Nouvel Observateur* en 1988, révélant publiquement son sida contrairement à Guy Hocquenghem, mais aussi son homosexualité en dehors de la presse gaie. Le même Guy dans ces mêmes colonnes, dix-sept ans plus tôt, l'avait fait, à vingt-cinq ans. Jean-Paul Aron y disait regretter, avec des mots pleins d'humilité, ses incessantes guerres de position intellectuelle à l'encontre de Michel Foucault, âpre conflit qu'il disait expliquer en partie par un amour éconduit du temps de leurs études à Strasbourg. Guy Hocquenghem et Jean-Paul Aron décéderont en 1988, à huit jours d'intervalle.

C'est par contre en continuité qu'Alain Emmanuel Dreuilhe offre un dernier témoignage dans « *Corps à corps* ». Il avait dix ans plus tôt analysé les batailles gagnées aux Etats-Unis par les gais au travers de l'immigration urbaine, imposée ou choisie.<sup>4</sup> Cette fois-ci, il compare son affrontement contre le virus à une meurtrière guerre de tranchées où du terrain se perd mais aussi parfois se regagne, écriture de courage et d'espoir. L'écrivain argentin Copi ne se répartira pas lui non plus de son humour noir jusqu'à son décès en 1987.

C'est également en continuité de lui-même que Cyrill Collard choisira de filmer son roman « *Les nuits fauves* », d'une écriture désordonnée et narcissique. Ce film, feu d'artifice final, cette apologie démagogique d'une jeunesse sacrifiée, mythique à la James Dean, ne vécut que le temps éphémère d'une lucrative fascination journalistique, oscars à l'appui au Festival de Cannes de 1993 tandis que Cyrill Collard venait de s'éteindre. Pour Michel Foucault, la pudeur et le contrôle de soi, le « *Souci de soi* » comme s'intitule son dernier ouvrage, ont été au contraire sa manière de réagir, car il souhaitait nous laisser un message clair et lucide.

Héroïque exercice ou mission impossible, c'est selon, pour les créateurs atteints par le virus, alors qu'un itinéraire de production s'est mis en place, qui ne s'attendait pas à une échéance si courte. Nous avons donc sous les yeux des fins de créations maîtrisées, hasardeuses ou bâclées. Nous savons que l'histoire jugera entre ceux qui, cruellement saisis par l'urgence, auront su rester eux-mêmes et même s'il changèrent de cible ou d'expression artistique, et ceux qui n'auront simplement qu'utilisé l'émotionnel généré par cette épidémie, défiant la mort au lieu de la défier, et falsifiant de fait le message.

Pour ma part, atteint par le virus du sida depuis quatorze ans, il m'est apparu comme tous les autres que je devais témoigner. Ce fut au travers d'un roman qui disait cette tempête sous un crâne. Mais je n'ai jamais soumis ce manuscrit, qui me prit un an d'écriture, à un éditeur. Car la douleur qui se dit n'est jamais une garantie de qualité d'écriture. Pour être transmissible, une douleur doit se penser, s'élaborer, se ritualiser, pour s'approcher de la définition première d'une œuvre culturelle. Et mon ami et conseiller en écritures Dominique Fernandez réussit sans peine à me convaincre de réviser ce manuscrit trop marqué par le journalisme. Et pour l'instant, ce manuscrit dort désormais dans un tiroir.

Épargné d'un déclenchement rapide de la maladie, je décidai de distendre le temps qui me semblait imparti, quand bien même fût-il gravement menacé.

---

<sup>4</sup> *San Francisco Ville invertie*, Flammarion Montréal, 1980, ouvrage chroniqué dans *Gai Pied* par Yves Navarre en février 1981. A. E. Dreuilhe, fonctionnaire de l'ONU à New York, fut également correspondant de *Gai Pied* dans cette ville jusqu'en 1983.

Je choisis alors de passer un an à écrire les mémoires de Pierre Seel, déporté homosexuel par les nazis en 1942. Car si le virus du sida n'est pas une invention humaine mais un hasard fatal de la non maîtrise par les épidémiologistes de la santé très vacillante de l'humanité prise d'empoisonnements divers sur cette terre en cette fin de siècle, le fascisme est par contre une réalité directe de la haine des puissants contre les faibles. Et ce témoignage, simple œuvre de mémoire et de témoignage de l'horreur humaine, même cinquante ans après, est unique en Europe concernant la déportation homosexuelle.<sup>5</sup>

Je choisis ensuite de passer un an de plus à recueillir les dernières réflexions de Jean Dumargue, un ami très cher et mort depuis, victime d'un sida qui l'avait rendu aveugle et paralytique, et incapable d'écrire son témoignage.

Je me suis enfin engagé dans la prévention contre cette épidémie à l'association Aides, la plus importante d'Europe, et auprès des gais parisiens, c'est à dire avec cinquante volontaires sur leurs lieux de rencontre. Paris est la capitale européenne du sida.

Aujourd'hui, l'annonce d'un début de réel traitement par les trithérapies, nous donne de fortes raisons d'espérer pour tous. Car même si les cimetières sont pleins, il s'agit de trouver vite une solution.

Le sida a trouvé sur sa route des créateurs qui n'ont pas lâché la plume, le pinceau, la danse ou la clé de sol pour dire et témoigner de ce malheur, terminer leur phrase ou signer leur chorégraphie. Le sida a aussi produit chez ceux qui ne disposaient pas de l'arme de la création des tragédies muettes dont nous ne saurons jamais la profondeur de souffrances du coup indicibles, de tortures immenses et de rejets sociaux odieux.

Mais ce n'est pas la gravité d'un carnage qui rehausse d'autant la qualité des œuvres qui osent le dénoncer, l'illustrer, le dire, l'accompagner ou le pourchasser. Les qualités de certaines de ces œuvres ultimes seront le socle, à l'aube d'un réel espoir, d'une véritable culture inscrite durablement dans la solidarité et dans notre volonté de nous souvenir. Car cette culture du sida se fera également avec tous les témoins, les proches, les amants, les femmes et les enfants. Avec une force créatrice à l'instar de Picasso peignant *Guernica* bien que hors de portée des bombardements aériens hitlériens et franquistes. Mais si comme pour tous les maux de l'humanité, le sida doit avoir sa culture et sa mémoire, il ne faut pas pour autant qu'il devienne un strict objet culturel, comme la Shoah refuse d'être, malgré de nombreux assauts réducteurs récents. La culture est le lieu, élaboré, de la transmission des émotions humaines. Il est donc intrinsèquement le lieu d'intellection d'un savoir, le carrefour des tragédies et des plaisirs humains.

Mais la culture se serait bien passée de ce fléau abrupt. Solidaires, les créateurs l'ont été. D'autres furent plutôt narcissiques –comme cette impression agaçante chez Guibert qu'il n'y a qu'un malade du sida sur terre, lui.<sup>6</sup> Beaucoup par contre disent et redisent que nous avons la haine pour tout ce qui nous sépare, pour tous ceux qui nous montrent du doigt, et tout autant que nous sommes: homosexuels, prostitués, usagers de drogue, prisonniers ou issus d'autres minorités.

<sup>5</sup> *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel*, éditions Calmann-Lévy, Paris, 1994.

<sup>6</sup> Il rectifiera cette image au cours d'un entretien télévisé avec le présentateur Patrick Poivre-d'Arvor lors de l'émission *Ex Libris* de Mars 1991 sur TF1 et consacrée au « Protocole compassionnel », déclarant: « Dans mon quartier, les gens sont chaleureux avec moi. Mais qu'est-ce qu'ils disent entre eux? C'est le pédé? C'est le type qui a le sida? Je ne sais pas. Mais il y a cette chaleur autour de moi. Mais si j'étais un simple malade du sida, anonyme, à devoir me décarcasser avec des histoires terribles d'ordonnances, d'argent et d'exclusions comme beaucoup, ce serait l'enfer ».

Si le sida a jeté un regard blafard et meurtrier sur toutes ces différences dont une culture en cours témoignera bientôt, et nous y veillerons, et s'il commence à s'éloigner avec sa menace de mort, alors nous tous et nous toutes, ne lâchons plus cette solidarité, et avançons ensemble.

Et même après le sida.